

était à cinq ou six lieues de là ; il est parti à minuit, sans bruit, avec mille hommes tout au plus, pour aller en surprendre huit mille, qui comme toujours se sont empressés de prendre la fuite.

Pendant ce temps, Guadalajara était sous le coup de la terreur, s'attendant à voir apparaître les libéraux ; au lieu de cela ce sont les petits mille Français qui rentrent à deux heures après-midi.

Cet acte a fait comprendre à la population qu'elle devait avoir confiance, et que les libéraux non seulement ne viendraient jamais nous attaquer, mais n'oseraient pas non plus nous attendre en rase campagne quelque peu nombreux que nous soyons.

C'est sous cette impression que nous avons fait notre entrée, et c'est à elle que nous devons d'avoir vu la population sur pied, parce que dégagée de la crainte elle s'est laissée aller comme partout à la curiosité.

Lorsqu'il s'est agi de nous loger, l'empressement s'est refroidi ; j'ai été obligé de prendre de force une mauvaise chambre sans meubles, et où je ne vois pas clair ; pour vous écrire il faut me mettre sur le pas de ma porte.

Qu'allons-nous devenir ? Nous n'en savons rien. Uraga est à Colima avec six mille hommes. A mon avis il faudrait à toute force le déloger de là, et occuper cette ville qui nous assurerait la possession d'un pays très riche, tandis qu'au contraire maintenant nous n'occupons que la ligne du Rio Grande.

Je sais bien que j'ai contre mon opinion notre petit nombre, car nous ne disposons plus que de deux petits bataillons ; de plus la saison est très

avancée, et le danger du vomito approche. Ces deux raisons ont une grande importance, c'est vrai ; néanmoins je trouve que lorsqu'on est en veine de faire de bonne besogne, il faut payer d'audace et profiter de cette veine.

H. L.

XLIII

Guadalajara, le 13 mars 1864.

Je voulais vous écrire longuement, mais depuis notre arrivée ici, nous avons été tellement occupés par suite de tous les mouvements de troupes qui sont continuels que nous n'avons pas eu le temps de préparer à l'avance notre correspondance. Nous nous sommes ainsi laissé atteindre, non par le départ du courrier qui n'a lieu que dans trois jours, mais bien par notre propre départ fixé à ce soir même.

Comme je viens de vous le dire, depuis notre arrivée nous avons toujours fait des reconnaissances en vue de protéger les haciendas qui sont autour de la ville, et d'en tirer des fourrages pour la nourriture de nos chevaux. La vallée de Guadalajara est très riche par son sol et ses eaux, et le pays produirait tout ce qu'on voudrait. Malheureusement l'agricul-

ture est tout à fait à l'état primitif, et le manque de bras est tel que c'est à peine si l'on cultive chaque année le tiers ou le quart des terres.

Et puis la raison principale, c'est que les propriétaires se disent : à quoi bon dépenser de l'argent pour ensemençer nos terres lorsque nous sommes sûrs que les brigands viendront piller les récoltes ?

Aussi ce pays ne produit pas la dixième partie de ce qu'il pourrait produire s'il jouissait de la tranquillité.

Après avoir fait des reconnaissances de fourrages, nous avons fait des reconnaissances de chemins, dans la prévision de l'expédition que nous allons entreprendre ce soir.

Une de ces reconnaissances nous a conduits à la *barranca* de Harro sur le Rio Grande au nord-ouest de Guadalajara.

Je vous cite les noms de ces points, parce que je sais que vous avez une carte du Mexique et que vous pourrez voir à peu près tous les points que je vous indique.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi grandiose. Vous savez que le plateau du Mexique est le plus vaste soulèvement produit par les convulsions des premiers âges de la terre. La hauteur moyenne de ce plateau au-dessus du niveau de la mer est de deux mille à deux mille deux cents mètres. Guadalajara qui se trouve sur la déclivité ouest du plateau n'est qu'à quinze ou seize cents mètres. C'est déjà terre tempérée.

Eh bien ! pour en revenir à la *barranca* de Harro, figurez-vous au milieu du plateau une énorme

crevasse de cinq cents mètres de profondeur et de cinquante ou soixante mètres au plus de largeur, au fond de laquelle coule, en bondissant sur les rochers, le Rio Grande, le plus grand fleuve du Mexique. Vous comprenez à l'avance qu'en raison de sa grande profondeur et de sa faible largeur, les parois de cette *barranca* sont taillées à pic.

Aussi cette *barranca* serait-elle précieuse pour les géologues et les savants, car on y voit de la façon la plus claire et la plus précise toutes les différentes formations de terrains, soit dans leur ordre naturel, soit dans un ordre renversé. On constate ainsi que cette dernière convulsion a été précédée d'une foule d'autres.

Pour descendre dans cette *barranca*, on suit un petit chemin taillé dans la roche en forme de lacets : ce chemin est tellement dangereux que nous avons jugé prudent de mettre pied à terre, et de laisser nos chevaux livrés à leur propre instinct.

La descente a duré une heure et demie.

Sur les bords du Rio Grande on n'est plus qu'à une altitude de mille à onze cents mètres, ce qui est tout à fait la terre chaude dont nous avons retrouvé les productions.

Là, au rebours de ce qui se passe dans la vallée de Guadalajara, les plus petits fragments de terre entre les rochers ont été utilisés. Ces bords de la *barranca*, qui sont verticaux, sont néanmoins couverts de bananiers et d'orangers.

Pour vous donner une idée de la profondeur de ce gouffre, nous prenions, lorsque nous étions en haut, ces énormes bananiers qui ont quinze et vingt

mètres de haut, pour du tabac dont la tige ne dépasse pas un mètre ou un mètre cinquante.

Tout à fait au fond, sur les rives du Rio Grande, il y a une belle hacienda de laquelle dépendent toutes les cultures ainsi que l'usine à sucre, car il y a aussi beaucoup de cannes. Le propriétaire de l'hacienda nous a donné l'hospitalité, et nous avons mangé le déjeuner, que nous avons apporté, sous sa galerie d'où nous jouissions d'une vue magnifique.

Après le déjeuner, nous avons été faire une promenade, en suivant toutefois les recommandations de notre hôte, de nous tenir sur le chemin frayé qui longe le bord de l'eau et de ne pas marcher dans les hautes herbes et dans les broussailles, afin de ne pas être piqués par un serpent ou dévorés par un crocodile. Nous avons jeté beaucoup de pierres dans les herbes, mais pas un de ces animaux malfaisants n'est sorti, soit qu'ils fussent endormis, soit que le propriétaire de l'hacienda en eût exagéré le nombre.

Une chose dont nous étions bien loin de nous douter, c'est que cette barranca est un lieu d'échanges considérables. Le sentier que nous avons descendu traverse le Rio au moyen d'un bac et remonte ensuite l'autre paroi de la barranca pour arriver sur l'autre plateau. C'est par la barranca que se font tous les échanges entre les deux plateaux. Aussi sur les deux bords du Rio y a-t-il l'animation d'un de nos ports de rivière.

Il est bien entendu que cette barranca avait aussi sa bande de voleurs : cependant comme le métier n'était pas là toujours commode, qu'il est difficile de

se sauver après avoir fait son coup, que de plus les Indiens qui y font le commerce sont des hommes plus énergiques que les autres, les voleurs attendaient toujours la nuit, couchés dans les anfractuosités des rochers sur le bord des chemins. Lorsqu'ils voyaient des hommes isolés, ils les volaient et ensuite les entraînaient sur un rocher pour les précipiter dans une grande chute du Rio. Un des individus précipités de cette manière a eu le bonheur, lorsqu'il était entraîné par le tourbillon, de rencontrer un rocher sur lequel il est parvenu à grimper. Il y a passé la nuit, et au jour, on l'a sauvé.

Il y a quelques jours, étant à Guadalajara, il reconnaît trois de ses assassins ; il en fait part à des soldats français qui passaient et qui arrêtent mes trois gredins.

Comme je suis chargé de la justice, on me les a amenés ; ils sont actuellement en prison, et vont passer devant la cour martiale qui les enverra rendre compte à Dieu de leurs méfaits sur cette terre.

Je m'aperçois que tous les détails sur la barranca m'ont pris beaucoup de temps, et que je n'en ai plus pour vous parler d'autres particularités. Je serai donc très bref.

A Guadalajara nous sommes de plus en plus goûtés. Dans le principe, personne ne voulait nous loger parce qu'on craignait toujours le retour des libéraux. Maintenant qu'on nous connaît, on a banni ces folles craintes, et nous sommes tous parfaitement bien dans nos logements. Je suis dans une excellente famille qui est aux petits soins pour moi ; il y a trois

jeunes filles, qui font par exemple un peu trop de musique : elles jouent du piano toute la journée ; mais je leur pardonne parce qu'elles sont très bonnes, et qu'elles se disputent à qui me raccommoiera ma cravate, me remettra des boutons à mes chemises, etc.

En un mot, si le pays était débarrassé des bandes de voleurs qui l'infestent, nous serions adorés ; mais malheureusement, quoique la population ne craigne plus pour sa vie, elle craint toujours pour ses propriétés, car les chefs de bande ont une audace incroyable ; par exemple, ils écrivent à tel ou tel propriétaire qu'il fréquente les Français, et que pour le punir, ils vont brûler son hacienda, à moins qu'il ne leur envoie deux mille piastres (10,000 francs).

Il faut que le pauvre propriétaire s'exécute ; nous en avons vu des exemples récemment.

C'est dans le but de purger le pays que nous partons aujourd'hui.

Uraga avec les débris de son armée est à Sayula, sur la route de Colima. Il paraît qu'il a la peste et le typhus, et qu'il ne trouve plus rien à manger ; aussi malgré la crainte que nous lui inspirons, s'est-il rapproché de Guadalajara. Nous allons essayer de le tourner.

C'est pourquoi nous prenons la route de Tepic pour, après trois ou quatre jours de marche, nous rabattre tout d'un coup sur notre gauche, et le rejeter sur une immense barranca qui se trouve sur la route de Colima, sa route de retraite. Il paraît que cette barranca est encore bien plus profonde que celle dont je vous ai fait la description. Si nous parvenons à l'acculer là, il est pris, lui et tous les siens.

Néanmoins je doute que nous arrivions à ce résultat, parce qu'il ne sera pas dupe de notre marche sur Tepic, et il prendra les devants ; mais nous en obtiendrons certainement un autre, qui sera de le rejeter dans la terre chaude, ce qui amènera la désorganisation de son armée.

Alors Maximilien ne rencontrera plus de centre de résistance, et pourra se mettre immédiatement à l'œuvre, ce qui n'est pas une petite tâche ; plus je vais, et plus je vois combien c'est difficile.

L'expédition que nous allons faire durera au moins quinze jours, car il ne faut pas songer à de longues marches dans la terre chaude ; il faut avant tout ménager les forces et la santé de nos soldats. Nous n'aurons pas de relations pendant tout ce temps avec Guadalajara, de sorte que je ne pourrai vous écrire par le prochain courrier. Il faut en prendre votre parti, et vous estimer bien heureux si cette lettre vous arrive, et n'est pas arrêtée par les guérilleros.

H. L.

XLIV

Guadalajara, le 9 avril 1864.

Cette fois je m'y prends de bonne heure pour vous écrire une longue lettre et vous dédommager de